

Conférence Érasme

(Lycée Cézanne, Aix-en-Provence, 17 mars 2011)

par Françoise Guichard, professeur en Classes Préparatoires

A vous dire vrai, avant de me trouver embarquée voici deux ans dans l'entreprise collective, dont je vous parlerai un peu plus tard, de la traduction des *Adagia*, je ne savais pas grand-chose sur Érasme, à peine plus que vous sans doute.

L'image d'Érasme se réduisait dans ma mémoire à celle d'une des figures majeures de la Renaissance, le « prince des humanistes », traducteur du *Nouveau testament* mille ans après la Vulgate de St Jérôme, auteur d'un « best-seller », comme on ne disait pas encore dans les années 1510, *L'Histoire de la Folie*, - image associée depuis à celle du programme Erasmus destiné à faire découvrir aux jeunes Européens la joie des auberges espagnoles et autres activités ludico-estudiantines.

Bref, un des grands intellectuels de l'Europe humaniste, qui avait entrepris en plein XV^{ème} siècle de recréer la langue latine en « inventant » un latin élégant pour l'homme de son temps c.à.d. celui des Temps Modernes, tout à l'inverse du latin scolastique, souvent maladroit et lourdaud, que l'on trouve par exemple sous la plume de Saint Thomas d'Aquin. Un grand voyageur, aussi, qui a parcouru l'Italie, l'Angleterre, la Suisse, l'ami de grands penseurs comme Thomas More, et le conseiller des princes, en particulier de l'empereur Charles Quint.

Bref, pour moi, Érasme était une sorte de Montaigne hollandais, avec une légère dose de Rabelais pour faire bonne mesure - l'incarnation de l'énergie humaniste telle qu'elle se développe au seizième siècle, lorsque, avec les Grandes Découvertes, le monde devient petit et ses mystères, tous ses mystères, à portée de la main comme de l'esprit : « à côté de ces hardis aventuriers qui voguent sur les mers inconnues, à côté de Colomb, de Pizarro, de Magellan, naît une race de conquistadors de l'esprit qui décident de s'attaquer à l'infini », écrit en 1935 Stefan Zweig dans *Grandeur et décadence d'une idée*, l'essai qu'il a consacré à Érasme.

Érasme conquistador de l'esprit, c'est une formule qui a l'avantage de frapper.

Certes, on va le voir, Érasme n'a rien d'un athlète, tant s'en faut. « On se représente difficilement ce jeune savant montant à cheval, nageant, faisant des armes, badinant avec les femmes ou leur faisant la cour, assailli par le vent et la tempête, parlant haut et riant aux éclats », note Zweig. Mais il incarne, dans son corps malingre et ingrat, -- sa « petite mais élégante personne » comme le lui écrit son ami Zwingli --, tout un système de valeurs qui sont alors complètement novatrices, « révolutionnaires » osons le mot, et qu'il a défendues avec une constante fermeté : le pacifisme, la tolérance, l'unité de la culture européenne (c'est du reste pour cela qu'il a entrepris de rénover la langue latine, pour en faire la langue commune de ce que l'on n'appelait pas encore les intellectuels européens), et, bien avant Luther et Calvin, l'idée d'une nécessaire rénovation de l'Eglise catholique, par un retour aux fondamentaux c.à.d. la diffusion de la foi.

Je vous propose donc de commencer par une rapide remise en perspective d'Érasme, afin que vous compreniez bien à quel type d'intellectuel, absolument exceptionnel -- y compris dans cette époque du XVIème humaniste où il y en avait beaucoup --, nous avons affaire. Après quoi, je vous parlerai plus précisément des *Adagia*, autour de quelques-uns de ceux que j'ai traduits et qui me paraissent les plus représentatifs de la manière de celui que nous (= l'équipe de traducteurs) avons fini, à force de le côtoyer, par surnommer affectueusement « le Vieux ». Pour ceux d'entre vous qui n'ont pas encore perdu leur latin ou qui sont en train de le chercher, le texte sera donné en version bilingue, ce qui me permettra, je l'espère, de vous rendre sensibles aux qualités d'écriture de l'homme qui fut surnommé le *praeceptor mundi* - et, pour ceux que cela intéresse en fin de séance, de répondre plus en détail sur la manière dont nous avons travaillé pour permettre aux lecteurs de s'approprier au mieux ce texte des *Adages*, qui n'avait jamais été, jusqu'ici, intégralement traduit en français.

**

On ne sait pas grand-chose de la vie d'Érasme, si l'on entend par « vie » quelque chose qui corresponde à de l'existence privée, des rebondissements, des passions, des amours, de l'intimité. Voici donc quelqu'un pour qui « les phrases (étaient) des aventures », si je puis reprendre la célèbre formule de Flaubert, mais qui – et c'est la grande différence avec Montaigne --, n'envisage à aucun moment de « se peindre », que le projet soit ou non « sot ». Non que le moi soit haïssable : Érasme n'est pas Pascal. Mais il est « le guerrier à l'arme nouvelle, l'homme au livre », comme l'écrit Zweig qui le voit comme une sorte d'« homme-plume », pour filer la comparaison flaubertienne, un personnage dont le « nez anguleux surgit dans son visage d'oiseau comme le bec effilé d'une plume ». Bref, Érasme est « l'homme au livre » et peut-être même l'homme-livre : un être de papier, corps fragile, esprit supérieur.

Érasme est « sans origines, en quelque sorte », écrit Stefan Zweig. On n'est même pas sûr de l'année de sa naissance : 1466, disent les uns, 1469, répondent les autres. On sait tout de même qu'Erasmus Desiderius Rotterdamus, né à Rotterdam donc, est le fils illégitime (« ex illicito et incesto damnatoque coitu genitus ») d'un prêtre et d'une fille de médecin qui, comme la plupart des membres du clergé séculier de l'époque, vivent en concubinage sans que cela heurte grand-monde (le couple avait déjà eu un enfant plus âgé, Pierre). Ne comptons pas sur Érasme pour savoir s'il souffrit ou non de cette bâtardise, puisque, nous l'avons dit, la confiance n'est pas son fort. Il commence ses études en Hollande et devient moine à Steyn (près d'Utrecht) où il acquiert la connaissance du latin, son intérêt pour la littérature antique et les fondements de la théologie catholique, et une véritable fascination pour l'Italie, patrie des grands auteurs anciens. Du reste, comme l'observe encore S. Zweig, très inspiré par Érasme et comme porté par la figure qu'il incarne, « la langue qu'il parlera sa vie durant, ce n'est pas le hollandais, sa langue maternelle, mais le latin, une langue apprise. »

Tout se passe donc comme si pour lui la bâtardise ouvrait sur la vocation humaniste : ses « vrais » pères sont Platon, Aristophane, Cicéron, Ovide, Sophocle, Virgile, et, nous en reparlerons, des auteurs moins connus comme Aulu-Gelle, Plutarque, Athénée ou Macrobe.

Il est ordonné prêtre en 1492, de père en fils donc, si je puis oser la formule... et à partir de 1495 séjourne à Paris, où il apprend le grec au célèbre collège de Montaigu, fief de l'éducation scolastique – dont, comme

plus tard Rabelais, il dira en revanche beaucoup de mal, y compris sur l'état des locaux et l'hygiène des repas ! Il y rencontre néanmoins de nombreux humanistes.

En 1499, il écrit et publie sa première œuvre, l'*Enchiridion militis christiani* (*Le Manuel du soldat chrétien*), sur laquelle je ne vous dirai pas grand-chose parce que je n'ai rien trouvé de vraiment consistant là-dessus. Pour aller vite, il s'agit d'un exposé des préceptes pour vivre chrétiennement, un bréviaire évangélique où se trouve célébré le retour à la Bible et à ses sources, et où l'on peut déjà voir s'amorcer le mouvement qui conduira à la Réforme.

Moment important donc : la jonction de la critique humaniste et de la théologie chrétienne est en marche, -- et Erasme, même s'il va rester catholique jusqu'à la fin, devient *nolens volens* son prophète.

En cette même année 1499, il se rend en Angleterre et rencontre les humanistes Thomas More, que nous connaissons tous comme l'auteur de *l'Utopie*, et John Colet, avec qui il se lie d'amitié et qui lui fait découvrir le néo-platonisme de Marsile Ficin (une influence capitale pour l'évolution spirituelle d'Erasme). Jusqu'en 1506, il fréquente les universités d'Oxford et de Cambridge, comme étudiant puis comme professeur, sous le règne d'Henry VIII. Il devient alors, dès cette époque, une personnalité intellectuelle de premier plan. Mais il devient également, tout anachronisme mis à part, un « best-seller », grâce aux *Adagia*, dont la première édition en 1500 à Paris, ne comprenait pourtant que 820 adages, tous en latin, avant de prendre une extension considérable (4151 pour la dernière édition). Nous en reparlerons bientôt.

De 1506 à 1509, son voyage en Italie est pour lui l'occasion de visiter les sites antiques, de consulter les grandes bibliothèques, de parfaire sa connaissance du grec (indispensable pour lire les manuscrits) et de rencontrer de nombreux savants. Il devient docteur en théologie à [l'université de Bologne](#). Mais, comme plus tard Du Bellay, il est profondément choqué, à Rome, par la magnificence et les outrances de la cour pontificale, par la superstition du peuple, et l'agressivité guerrière du pape Jules II (le protecteur de Michel-Ange, mais Érasme ne semble guère être sensible aux qualités de mécène du souverain pontife...).

Il écrit alors son autre « best-seller », *Laus Stultitiae*, *L'Éloge de la folie*, sur la route entre l'Italie et l'Angleterre où, de 1509 à 1514, il va effectuer

son troisième séjour chez l'ami Thomas More, à qui le texte est dédié (« Encomium moriae »).

L'Eloge de la folie (qui sera publié en 1511) est écrit à cheval, imagine Zweig, qui, comme s'il y avait assisté, voit le petit homme traverser allègrement les Alpes, libéré des pesanteurs de la Cour pontificale, de l'arrogance des grands, de l'effrayante misère du peuple et du spectacle de la stupidité humaine qu'il a dû subir au Vatican. Zweig, qui l'aime comme un frère jusqu'à s'identifier totalement à ce qu'il a vécu, a parfaitement rêvé la scène : « son esprit était aussi libre que l'air pur qu'il respirait, il se sentait d'humeur joyeuse et badine : c'est alors qu'une idée, ravissante comme un papillon multicolore, lui traversa l'esprit et il la rapporta avec lui de cet heureux voyage. » Cette idée, c'est de faire parler *Stultitia*, la folie – et de lâcher, en quelque sorte, le grain de délire que cet homme raisonnable, froid, si peu enclin à la rébellion, cache au fond de son cerveau.

« Ce petit satiricon impertinent a quelque chose de svelte, de sautillant, d'exubérant et de jeune », observe Zweig. Rappelons qu'un *satiricon*, étymologiquement, désigne un pot-pourri, un cocktail, une macédoine, une zarzuela, et qu'en latin la *satura* est un plat rempli de différents mets. La satire tourne en ridicule toutes les institutions du temps, rhéteurs verbeux, juristes capillotracteurs, philosophes à esprit de système, nobles arrogants, scolastiques fumeux, spéculateurs avides, acteurs, soldats, et bien sûr les amants, « ces éternels fous du cœur dont chacun croit voir dans l'objet aimé la somme de toutes les joies et de toutes les perfections ». Erasme s'amuse énormément ici, et parvient même à faire de ses faiblesses (trop de raison, trop peu de passion, trop de neutralité, trop peu d'illusions, bref trop peu de folie...) une force : et c'est ainsi que *Laus Stultitiae* dépasse peut-être les intentions de son auteur, jusqu'à devenir un pamphlet où *Stultitia*, avec ses marottes et ses grelots, joue de son rôle de folle et entreprend de porter un coup décisif aux abus de l'Eglise, démontrant ainsi la nécessité d'une rigoureuse réforme religieuse. Derrière la farce se trouve énoncée une invitation à retrouver un christianisme authentique, soucieux de paix et compatible avec l'esprit des grands auteurs de l'Antiquité païenne.

Dans ce sens, on peut dire qu'Érasme ouvre ici la voie à Martin Luther et au protestantisme. C'est du reste, on le verra, ce qui va être fatal à la postérité de l'auteur des *Adages* : « Érasme a pondus les œufs, Luther les a couvés », lui reprocheront les anti-luthériens...

Bref, *Laus Stultitiae*, parce qu'il est drôle, incisif, excessif parfois, ne ressemble guère à l'image froide et cérébrale que nous avons de son

auteur – remarque que l'on fera également bien souvent en lisant les *Adages*. Mais il donne à Érasme une *auctoritas* et une stature internationale dont on a du mal à saisir l'ampleur : Zweig, qui le compare aussi à Tolstoï, Gandhi et Romain Rolland, note avec une admiration effarée que « jamais un homme - ni Goethe, ni Voltaire - n'a détenu une aussi grande puissance grâce à son seul savoir ».

Sa notoriété fait rapidement de lui l'objet de toutes les sollicitations des grands d'Europe. Mais, même s'il devient en 1516 un des conseillers de Charles Quint, il tient toujours à préserver son indépendance d'esprit et sa liberté de mouvement, et refuse de s'inféoder à qui ou quoi que ce soit, ne se reconnaissant pour patrie que celle des belles lettres et de la foi chrétienne : « *Erasmus est homo pro se* », écrira-t-on de lui en 1515 ; en clair, s'il se donne à tous, il n'appartient à personne. Aussi le voit-on parcourir une partie de l'Europe sans jamais se fixer : l'Italie (1406-1409), les Pays-Bas (1504 et 1514-1517) l'Angleterre (1505-1506 et 1509-1514), tout en revenant à l'occasion en France ou en Suisse.

Ce cheminement est parsemé de rencontres enrichissantes : imprimeurs, érudits, humanistes, théologiens ... Toutes ces confrontations nourrissent sa pensée et l'obligent à approfondir ses réflexions. Ses activités sont multiples et ses projets aussi divers qu'ambitieux. Les publications à succès se suivent à un rythme intense.

Cette période de productivité intellectuelle voit l'humanisme d'Erasmus prendre sa forme définitive. Ce que les générations suivantes nommeront « érasmeisme » est illustré à travers trois œuvres majeures incarnant ses trois grands combats :

- Sa version latine du *Nouveau testament* et des œuvres de Saint Jérôme (1516) traduit son souci d'un dépoussiérage de la théologie par le recours à la philologie : l'étude des sources grecques et hébraïques restitue le message chrétien débarrassé des impuretés scolastiques.
- Son *Education du Prince* (1516) adressée à Charles Quint, dont il est devenu le conseiller, développe le souhait d'un prince partisan de la paix et nourri de lettres antiques. On peut considérer qu'Érasme renoue ici avec la tradition, augurée par Aristote et Sénèque (respectivement précepteurs d'Alexandre et Néron), du prince philosophe et du despotisme éclairé.
- Enfin, sa *Complainte de la paix persécutée* (1517) caractérise son obsession d'une concorde universelle.

En 1517, il prend en main les destinées du « collège des trois langues » de Louvain, destiné à faire la promotion du latin, du grec et de l'hébreu : Erasme rêve alors d'une Europe réconciliée, dont le latin serait la langue intellectuelle. Les succès de ses œuvres, efficacement diffusées par un puissant réseau "érasmien" depuis son centre névralgique de Bâle (avec l'imprimerie de son ami Froben) entretiennent cet espoir... jusqu'à ce que Martin Luther, tonitruant, dogmatique et violent, vienne frapper d'obsolescence la position érasmiennne de neutralité et mettre définitivement en échec l'idéal de l'érasmeisme.

Pourtant, Luther est d'abord accueilli avec bienveillance par Erasme, qui apprécie sa volonté de retour aux textes et son rejet de la glose scolastique. Mais, ennemi de tous les extrémismes et de tous les fanatismes, il désapprouve les excès du personnage, qui pousse à la rupture totale avec l'Eglise romaine. Le pacifique Erasme renâcle devant la perspective du schisme. Il abhorre tout ce qui divise les hommes et tout ce qui favorise les discordes. Mais, craignant d'être récupéré par une Eglise dont il a toujours critiqué les déviances, il ne condamne pas pour autant Luther.

Il use alors de toute sa science de la dérobade au cours des correspondances avec les principales figures du réformisme (dont [Luther](#) dès 1519) et du catholicisme, qui le somment de choisir. Le voici « Guelfe chez les Gibelins, Gibelin chez les Guelfes », comme le sera plus tard Montaigne, et sommé de prendre parti.

Sa neutralité devient bientôt impossible. Les catholiques lui reprochent d'avoir permis le réformisme et d'être « celui qui a pondu l'œuf que Luther a couvé ». Luther considère son refus de s'engager comme une preuve de son obédience à Rome. Interpellé de manière provocatrice par Luther qui l'accuse de lâcheté, Erasme se décide à réagir : après avoir plané sur les hauteurs éthérées de la controverse théologique savante, le débat tourne en violente polémique :

« Qui écrasera Érasme tuera une punaise, laquelle pue encore plus morte que vive », écrit Luther (cité par Zweig, op.cit. p. 163)

Les années 1525 radicalisent les positions et révèlent toute l'ambiguïté du rapport entre Humanisme et Réforme. Au *Libre-Arbitre* (1524) d'Erasme répond le *Serf arbitre* (1525) de Luther. Ces deux œuvres permettent de dresser l'inventaire des désaccords fondamentaux sur la notion de liberté de l'homme par rapport à Dieu, sur les hiérarchies

romaines et la tradition, sur les questions de la grâce et du mérite. Les accords entre eux (sur les déviations de Rome, l'exégèse moderne, le nécessaire ressourcement de la piété) ne suffisent pas à fondre les deux grands mouvements de la Renaissance en un seul. Et c'est ainsi que le triomphe de la [Réforme](#), que ses œuvres avaient pourtant préparé, sonne le glas du rêve érasmien de l'unité spirituelle de l'Europe.

Sur un autre front, celui du pacifisme, Erasme connaît également l'échec. Ses *Paraphrases* (1522-1523) adressées aux quatre grands (Charles Quint, François Ier, Henri VIII et Ferdinand d'Autriche) et destinées à contrarier, par le rappel du message évangélique, leurs penchants belliqueux, ne suffisent pas à empêcher les conflits.

Néanmoins il continue, en dépit de sa lassitude et de ses désillusions, à œuvrer pour la fusion des belles lettres et du message évangélique : les succès que suscitent les *Antibarbares* (1520), les *Colloquia*, le *De conscribendis epistolis* (manuel d'épistolographie, 1522) ou le *Cicéronien* (1528) mettent un peu de baume sur ses plaies.

Cela dit, il choisit tout de même, en 1529, de quitter Bâle -- devenue trop réformiste -- pour Fribourg-en-Brisgau, en Autriche. Il est alors très malade et physiquement affaibli -- en particulier par la gravelle, comme le sera plus tard Montaigne. Il trouve pourtant la force, encore et toujours, d'écrire. Outre le travail d'enrichissement permanent des *Adagia*, les titres de ses dernières œuvres résument la cohérence d'Erasme et sa fidélité à son idéal :

- *La souhaitable concorde dans l'Eglise* (1533), expression la plus réussie de l'œcuménisme érasmien
- *L'Education des enfants* (1530)
- *Justification contre les erreurs de Martin Luther* (1534).

En 1535, il revient à Bâle, dans un état de santé très dégradé. Un ultime refus (la pourpre cardinalice que lui propose le nouveau pape Paul III) rappelle sa dignité d'homme libre fidèle à son orgueilleuse devise « Nulli concedo ¹», (Je ne fais de concession à personne »).

¹ Lorsqu'on lui en faisait le reproche, car elle semblait bien orgueilleuse, il répondait subtilement que ce n'était pas la sienne mais celle du dieu Terminus qui représentait la mort ou le terme de la vie, et que c'était la mort et non Érasme qui parlait. En fait Érasme portait comme sceau sur sa bague, une gemme antique représentant le dieu Bacchus, cadeau de son élève l'archevêque Alexandre Stuart, mais Érasme avait cru qu'il s'agissait du dieu Terminus, beau prétexte à une devise sans doute à double sens. Ce « memento mori » est représenté sur des gravures et elle figure entre autres sur la médaille où

Érasme meurt à Bâle le 12 juillet 1536.

Je redonne la parole à Zweig, qui semble avoir été là, si proche d'Érasme, aux côtés de ses amis imprimeurs Froben et Amerbach - passage d'autant plus émouvant que l'on ne peut s'empêcher de penser dans quel état d'esprit le romancier mourra en 1942, quelques années après avoir publié son essai sur Érasme ²:

« Le corps tordu par la souffrance, les mains tremblantes, Érasme travaille nuit et jour dans son lit à son commentaire d'Origène, ou écrit des brochures et des lettres. Il ne manie pas la plume par amour de la gloire ni pour le profit, mais seulement pour le secret plaisir d'apprendre en spiritualisant sa vie, et, en apprenant, de vivre plus intensément, de « respirer et d'exhaler la science » ; il n'y a que cette éternelle diastole de toutes les vies humaines qui maintienne encore la circulation de son sang. Actif jusqu'à la dernière heure, il quitte le monde par le labyrinthe sacré du travail, un monde qu'il ne comprend pas et désavoue, un monde qui ne veut plus le reconnaître ni le comprendre.

Enfin, celle qui apporte la paix s'approche de son lit. Et maintenant que la mort est là, la mort dont Érasme a eu toute sa vie une peur démesurée, ce désenchanté la regarde en face, calme et presque reconnaissant. Son esprit est encore lucide, il compare les amis qui se tiennent autour de son lit, Froben et Amerbach, aux amis de Job et s'entretient avec eux dans son latin le plus pur et le plus élégant. Mais soudain, à la toute dernière minute, alors que son souffle s'arrête déjà dans sa gorge, il arrive une chose étrange : le grand humaniste, qui n'a parlé sa vie durant que le latin, oublie sa langue habituelle. Et dans ce moment d'angoisse instinctive que traverse toute créature qui va mourir, ses lèvres raidies balbutient le *Lieve God*³ de son enfance, de son pays natal. Puis un dernier râle et il lui est donné ce qu'il a désiré avec tant de force pour l'humanité : la paix. »

Quentin Metsys représente Érasme et qui sert de couverture à l'édition (au Livre de poche) de l'essai de Zweig.

² Suicidé au véronal en 1942, à Petrópolis au Brésil avec sa femme Elizabeth : « " Maintenant que le monde de mon langage a disparu et que ma patrie spirituelle, l'Europe, s'est détruite elle-même [...] mes forces sont épuisées par les longues années d'errance. Je pense qu'il vaut mieux mettre fin à temps et la tête haute à une existence où le travail intellectuel a toujours été la joie la plus pure et la liberté individuelle le bien suprême de ce monde. Je salue tous mes amis. Puissent-ils voir encore l'aurore après la longue nuit. Moi je suis trop impatient, je pars avant eux. »

³ « Je crois en Dieu »

Le [19 janvier](#) 1543, ses livres sont brûlés publiquement à Milan en même temps que ceux de Luther...

**

Revenons donc en 1500 et aux *Adagia*, dont la première édition à Paris, on l'a dit, ne comprenait que 820 adages, tous en latin. Au départ, il s'agit pour Érasme, qui avait préparé son doctorat de théologie en Sorbonne, d'offrir à ses élèves une présentation de la culture antique à travers des proverbes et citations commentés et replacés dans l'histoire de la pensée et de la langue.

Mais tout au long de sa vie, Érasme va en augmenter le nombre, d'édition en édition, jusqu'à la dernière, parue vers la fin de sa vie à Bâle chez son ami l'éditeur Froben, et qui en propose 4151.

Les *Adages* sont donc en quelque sorte un « work in progress », pour ne pas dire l'œuvre d'une vie, sans cesse remise sur le métier au fur et à mesure qu'Érasme découvre de nouveaux manuscrits, et en particulier , en Italie, les manuscrits grecs sauvés par les humanistes.

L'œuvre se présente, comme l'explique J.-Christophe Saladin, directeur de collection aux Belles-Lettres (que vous appelez schématiquement « les Budé » où vous allez pomper la traduction de vos versions...) et cheville ouvrière du projet *Adages*, comme une collection de formules et de proverbes, classés en chiliades et en centuries, analysés et commentés. Les plus courts ne couvrent que quelques lignes, les plus longs se développent sur une bonne dizaine de pages jusqu'à constituer un véritable petit traité.

Voici quelques exemples d'adages « courts », qui correspondent aux cinq derniers de ma centurie, soit 3196 à 3200 :

3196

L'égalité ne produit pas de guerre

« *L'égalité ne produit pas de guerre.* » *C'est dans l'égalité que se tient la concorde ; l'inégalité est la mère des discordes. C'est une maxime de Solon, comme l'écrit Plutarque* dans sa Vie de Solon, en nous précisant que cette phrase était très célèbre : « L'égalité ne produit pas de guerre ».*

3197

Le poisson pourrit d'abord par la tête

« *Le poisson commence à pourrir par la tête* ». Se dit des mauvais princes, dont la contagion infecte le reste de son peuple. Semble emprunté au langage des gens du commun.

3198

Tu engloutirais même un bétyle

« *Tu avalerais même un bétyle* ». Contre une personne vorace et qui digère tout, car on appelle bétyle la pierre emmaillotée de langes que Saturne dévora en croyant avaler Jupiter, comme le rapporte Hesychius*.

3199

Un mauvais vase ne se casse pas

« *Un mauvais vase ne se casse pas* », c'est-à-dire que le plus mauvais est quelquefois plus résistant, et plus sûr en cas de danger. Aujourd'hui, on utilise semblable métaphore dans le langage courant : « *La mauvaise herbe, ça résiste* ».

3200

Même le chêne danse la Bacchanale

« *Même le chêne est devenu Ménade* ». À propos de ceux qu'on a du mal à séduire. Ce proverbe vient d'Orphée qui charmait les chênes avec sa cithare. Les Ménades sont des femmes possédées du souffle de Bacchus.

On observe donc qu'un « adage », c'est une formule littéraire qui a un sens éventuellement moral, qui est bien tournée, facile à retenir, attestée par les auteurs sérieux (les « auctores » qui en sont les garants), et surtout dont l'usage s'est poursuivi par la suite en étant attesté par d'autres auteurs. C'est comme un millefeuille d'*auctoritates* que nous concocte ici Érasme, l'un des plus grands lecteurs de littérature antique de son temps et même de tous les temps. En somme, il compile les meilleures formules de ses lectures, et nous les redonne accompagnées de notes et de réflexions argumentées, souvent humoristiques et toujours érudites.

Le titre de chaque adage est en latin, parfois en grec mais immédiatement traduit en latin. Les adages ne sont pas classés, mais juxtaposés dans un joyeux désordre où l'on a du mal à trouver une

volonté de composition, et qui cadre mal avec l'image hyper-cérébrale que l'on a du « Vieux ».

Si je vous donne par exemple les titres des vingt premiers adages (3101 à 3120) que j'ai traduits, on a l'impression d'un inventaire à la Prévert : « Doureios hippos » (le cheval de bois), « Quand la route est devant toi, tu cherches le sentier », « Voir l'épi à partir du chaume », « Creuser des fondations », « Un malheur qu'on a cherché », « Eurymnus », « Né des Furies », « Ils ressemblent aux captifs de Pylos », « Tu sens le Gyrgathos », « Honore-toi toi-même », « La liberté de Byzenus », « Rire à la légère », « On voit tout de suite quelles seront les plantes fécondes », « Le cochon est mort », « Un amour qui fleurit des deux côtés », « Tu as bu à l'amphithetos », « La barbe de Pronomus », « Chercher dans toutes les traces », « Lâcher les sangliers dans les fontaines », « Du cul d'un chien ». N'y manque qu'un raton laveur, certes... mais on a un porc-épic (3192), « un chien furieux contre une pierre » (3122), « un renard fourbe (3125), « la queue d'un âne » (3156) et « un coq de combat » (3178) : quelle ménagerie !

Car, j'insiste là-dessus, Érasme s'amuse et joue avec sa propre érudition, à la recherche d'histoires succulentes et d'apologues pittoresques, et pas toujours très convenables, destinés à illustrer et compléter tel ou tel adage. Prenons l'exemple extrême et légèrement scatologique de l'adage 3138, « Les gens de Chios en train de chier » :

Le commentateur de La Paix d'Aristophane indique qu'on lançait ce vers à titre de proverbe à l'encontre de ceux qui souillaient et salissaient la ville. Car on prit à cette occasion l'habitude d'inventer des calomnies contre les habitants de Chios. Par conséquent cette expression conviendra aussi sur mesure à ceux qui ne perdent pas une occasion de calomnier autrui.

C'est ainsi que le loup d'Ésope accuse l'agneau d'avoir troublé l'eau qu'il boit.

Aristophane, dans la pièce que je viens de citer, note :

« On raillera la ville de Chios à cause du trou de ton cul ».

Cet adage vient probablement d'un événement que rapporte Plutarque dans ses Morales des Spartiates :

« Les gens de Chios, en voyage à Lacédémone, vomirent, après le repas, dans l'assemblée des Éphores, qui représentaient pour ce peuple la plus haute autorité. Pire, ils chièrent sur les sièges où les Éphores avaient coutume de s'asseoir. Dans un premier temps, on mena une enquête

scrupuleuse pour savoir qui avait commis ce crime, en menaçant de châtiments sévères les citoyens qui l'auraient perpétré. Quand ils virent que c'étaient les gens de Chios qui avaient fait cela, ils firent proclamer par le crieur public : « Il est permis aux gens de Chios de se comporter n'importe comment ».

Ou encore l'adage 3142, « L'oignon ne servira à rien » :

Au livre II du Banquet des philosophes, Athénée rapporte ce vers parmi les proverbes : « A qui manque de nerf, l'oignon ne servira à rien. »

De même, chez Martial: « Tu ne peux rien faire, que te gaver d'oignons. »

Or l'oignon est un aphrodisiaque.

On peut aussi l'interpréter dans un sens plus convenable : l'étude ne sert à rien si l'intelligence fait défaut.

Fait-il semblant d'être choqué, ou simplement s'amuse-t-il avec ces références qui lui sont tellement familières qu'il vit avec elles comme avec ses meilleurs amis ? On est frappé par le contraste entre le personnage d'Érasme, tel qu'il est décrit par Zweig et représenté par les nombreux peintres qui ont fait son portrait (Hans Holbein, Albrecht Dürer, Quinten Matsys), petit homme frêle au « corps souffreteux », « neurasthénique et peut-être hypocondriaque » (Zweig), et le bonheur d'écrire et de commenter qui se dégage de ces Adages, plaisir créant chez le traducteur, même s'il lui arrive plus d'une fois d'en « baver » et de considérer (3169) que « la charge (...) excède (...) la besace », une espèce d'euphorie à mettre ses mots français sur le latin et le grec du « Vieux ».

Pour tout vous dire, en traduisant Érasme, j'ai souvent pensé à Roland Barthes, non seulement pour sa fulgurante intelligence, son humour, son immense culture, et la modération extrême dont il a toujours fait preuve dans ses engagements (ce que RB appelait lui-même son refus de l'hystérie), mais aussi à cause du plaisir que j'ai éprouvé à travailler sur ce texte, même s'il m'arrivait parfois de tirer la langue sur telle ou telle phrase qui se dérobait.

En fait, les *Adages* sont un texte de plaisir ; je vous rappelle que pour Barthes un texte de plaisir est « celui qui contente, emplit, donne de l'euphorie ; celui qui vient de la culture, ne rompt pas avec elle, est lié à une pratique confortable de la lecture. » Le texte de jouissance est « celui

qui met en état de perte, celui qui déconforte (...), fait vaciller les assises historiques, culturelles, psychologiques, du lecteur, la consistance de ses goûts, de ses valeurs et de ses souvenirs, met en crise son rapport au langage. »

Le texte des *Adages* remplit exactement le contrat de plaisir ; il ne s'agit pas de « mettre en crise » le rapport du lecteur à un langage qu'Érasme, comme tout humaniste, observe en parfait philologue – c.à.d. comme un bel outil infiniment perfectible mais jamais susceptible d'être remis en cause ou en crise – et encore moins de faire vaciller les assises du lecteur, quelles qu'elles soient. Il s'agit au contraire de les conforter, ces assises, et c'est dans ce sens qu'il faut comprendre « confortable », mais de les conforter en revenant aux sources mêmes des textes, les *auctoritates*. Le plaisir vient justement de la découverte, ou plutôt de la re-découverte de ce que dit le texte, plaisir de citer, de mettre en dialogue les citations, de proposer des références, et de commenter, plaisir de lire et de faire lire.

Il ne s'agit donc pas d'étouffer le lecteur sous de l'érudition, mais au contraire de mettre à sa disposition des choses qu'il ne connaît pas, avec une espèce de générosité qui a vraiment quelque chose d'émouvant : voilà ce que j'ai lu, voilà ce que dont je me suis nourri, et cette nourriture, je vous la donne : prenez et mangez-en tous.

Voilà pourquoi, après avoir donné le titre de l'Adage, Érasme y rajoute quelques mots sur ses origines, et ensuite des commentaires littéraires, philologiques, historiques, géographiques ou ethnographiques, car il est extrêmement curieux des mœurs des différentes sociétés. Il dit par exemple que telle formule est retrouvée chez tel auteur avec telles variantes pour tel usage. Pour chaque adage, il peut citer jusqu'à quinze sources qui couvrent la totalité de la littérature de l'Antiquité gréco-latine, des présocratiques jusqu'au Moyen-âge. A l'arrivée, les *Adages* fonctionnent comme une collection de références, plusieurs dizaines de milliers, prises dans la totalité de la littérature antique, majoritairement païenne, y compris des auteurs que nous connaissons fort mal ou même pas du tout.

En effet, comme l'explique J.-Ch. Saladin sur le site des Belles-Lettres, dans une interview à laquelle je vous renvoie⁴, au fur et à mesure que

⁴ <http://www.librairieguillaumbude.com/article-les-adages-d-erasme-entretien-avec-jean-christophe-saladin-63332954.html>

nous avançons dans la traduction du texte, nous nous sommes rendu compte de choses très surprenantes.

Des auteurs que cite Érasme, nous ne connaissons qu'une petite partie, et souvent de nom uniquement. Nous avons entendu parler d'Aulu-Gelle ou d'Empédocle, certes, mais, exception faite des spécialistes, qui les a lus ? À la rigueur, une petite version latine ou grecque par ci par là... Et pourtant, lorsqu'il cite Athénée et son *Déipnosophiste*, une fois, deux fois, puis des dizaines de fois, on finit par aller voir cet Athénée de plus près et là, on découvre un texte extraordinaire, qui mérite d'être connu.

Deuxième chose : on se rend compte qu'Érasme a des auteurs favoris, dont Homère, on s'en serait un peu douté, mais surtout Aristophane, ce qui étonne davantage. Ce petit homme malingre aux lèvres serrées adore Aristophane, le génie des mots-valises et d'une langue extrêmement créatrice, d'une richesse colossale, un merveilleux inventeur de mots comme le sera plus tard Rabelais. Il y a chez Érasme un amour de la langue, qui n'est pas celui du créateur ou du poète - comme le montre très bien Zweig, Érasme n'est pas créatif dans ce sens-là - mais une espèce de passion philologique infiniment sympathique : Érasme aime les mots et les amoureux des mots.

On remarque aussi, en lisant ces *Adages*, que les auteurs d'Érasme se répartissent en plusieurs groupes. Bien sûr, il y a les « classiques » mais qui ne sont pas si nombreux finalement : Platon, Cicéron, Ovide, Aristote, Sophocle, Virgile... bref ceux qu'on étudie pour l'ENS ou l'agrégation. Ils représentent à peu près 20 % des auteurs cités par Érasme. Derrière ceux-là, il cite une collection de gens que nous ne connaissons que par « fragments », dont on croit que ce sont des bouts de papier trouvés dans des fouilles archéologiques. Érasme, lui, explique où il les a trouvés, et ça change tout. Il les a trouvés dans ce qu'on appelle la "littérature de banquets", dont il raffolait et qui a totalement disparu de nos usages modernes. Ce sont Aulu-Gelle, Athénée, Plutarque, Macrobe.

Leur modèle est bien entendu Platon. On invite un groupe d'amis érudits à dîner pour discuter d'un sujet précis et confronter ses lectures personnelles à celles des autres. Les fragments ne sont donc pas des fragments, ce sont des citations. Ces citations viennent d'ouvrages qu'ils possédaient dans leurs bibliothèques et qui ont disparu. Et pas par « la critique rongeuse des souris », comme l'explique J.-Ch. Saladin : ils ont été détruits. 90 % de la littérature païenne gréco-latine a été détruite, délibérément et volontairement, par les chrétiens, ennemis jurés du sexe,

des arts, des sports, du corps, des sciences... dont regorgeait cette littérature. Cette destruction s'est effectuée au cours des trois siècles de prise de pouvoir par les chrétiens sur l'empire romain, à partir de Constantin. Les 10% restants dormaient dans les bibliothèques des couvents ou à Constantinople. Le but des humanistes était donc d'exhumer ces 10 %. Érasme nous en donne « la fine fleur, le bouquet de cette culture gréco-latine ».

Il faut également dire un mot des compilations comme celle de Suidas, un lexicographe grec de la fin du IX^{ème} siècle, et où Érasme a largement puisé. On a reproché à cette compilation d'avoir été faite presque sans choix ni jugement, et d'être entachée par les scolies de copistes ignorants qui sont venus ajouter aux fautes du premier auteur, en insérant dans le texte des notes qui ne font qu'embrouiller les passages qu'elles devaient éclaircir. Malgré tous ces défauts, ce lexique n'en est pas moins fondamental, par le grand nombre de fragments qu'on y trouve d'écrivains qui ne nous sont pas autrement parvenus, ainsi que par les détails vraiment curieux qu'il présente sur les poètes, les orateurs et les historiens de l'Antiquité. C'est un trésor d'érudition, sans le secours duquel l'histoire littéraire des Grecs et des Romains aurait offert d'immenses lacunes qu'il n'aurait jamais été possible de remplir. La première édition de Suidas parut à Milan en 1499. L'édition aldine (Venise, 1516) est celle d'Alde Manuce, un éditeur italien ami d'Érasme. C'est évidemment dans celle-ci qu'il a puisé. Mais, alors que Suidas est sans critique ni méthode, Érasme, lui, introduit de l'analyse, de l'outil critique et du commentaire dans ses *Adages*, ouvrage qui est bien, dans ce sens, collection et non compilation.

Du vivant d'Érasme, donc, il y a eu une trentaine d'éditions des *Adages*, ce qui est gigantesque pour l'époque, même en comparant à notre période moderne, d'autant que le livre est énorme (6 millions de signes), et coûtait très cher à la fabrication donc à la vente.

La première édition des *Adages* en 1500, à Paris, comprenait seulement 820 adages, tous en latin. Puis, lorsqu'Érasme est parti en Italie en 1508, il a pu peaufiner son grec et compulsé les livres imprimés par Alde Manuce, qui était en train de publier l'intégralité des manuscrits grecs sauvés par les humanistes. Il a composé alors la grande édition, augmentée, des *Adages* de 1508 à Venise. Il en avait alors rassemblé 3260. A chaque nouvelle édition, il en rajoutait. Vers la fin de sa vie, dans les dernières éditions, à Bâle chez Froben, on arrive à près de 4200 adages. Au XVI^e

siècle, tous les humanistes s'en sont servi, jusqu'aux Jésuites dans leurs collèges.

Stefan Zweig, qui a tendance à raisonner de manière un peu anachronique mais qui abuse sur ce coup-là, on peut parler d'un grand coup de chance :

« La première œuvre qui valut la célébrité à Erasme dut son succès à un hasard, ou plutôt au fait qu'elle répondait à une mode du temps. Au cours des années antérieures, Erasme, encore jeune, avait composé un recueil de citations latines destiné à ses élèves : il profite d'une occasion pour le faire imprimer à Paris sous le titre *Adagia*. Sans le vouloir, il prévenait ainsi les désirs des snobs ; le latin étant alors fort en vogue et tout homme d'un certain rang littéraire se croyant obligé, en sa qualité d' « érudit », de farcir ses lettres, ses écrits et ses discours de citations latines – mauvaise habitude qui s'est perpétuée jusqu'à nous – le choix adroit d'Érasme épargnait aux personnes entichées d'humanisme la peine de feuilleter leurs classiques. Lorsque l'une d'elles écrit une lettre, elle n'a plus besoin de tourmenter les pages de volumineux in-folio, elle cueille les plus belles fleurs de rhétorique dans les *Adagia*. Et comme les snobs ont toujours été nombreux, le livre fait rapidement son chemin : en peu de temps une douzaine d'éditions voient le jour dans différents pays, et chacune d'elles contient deux fois plus de citations que la précédente : brusquement le nom d'Erasme, le nom d'un bâtard, est célèbre dans toute l'Europe ».

Il ne s'agit pas de snobisme, vous l'imaginez bien, mais d'un souci de se nourrir intellectuellement, moralement et philosophiquement, à partir de ce qu'il faut appeler au sens étymologique une collection (de *colligo*, rassembler) de textes antiques. Les *Adages* sont une collection, un assemblage, presque, au sens où un œnologue parle d'un assemblage, ou des *miscellanea* : Érasme, en proposant cette collection, est en train de fabriquer une chose unique au monde : « une langue élégante, poétique, pour l'homme moderne » (JC Saladin). Cette langue est du latin. Il ne s'agit pas de s'adresser aux snobs, comme semble le croire Zweig, mais à l'homme nouveau qui est en train de naître en ce début du XVI^{ème} siècle. Tout comme Érasme, quelques temps auparavant, avait écrit *l'Enchiridion christiani militis*, on peut dire que les *Adages* sont *l'enchiridion*, le manuel, de l'homme tel que le pense l'idéal humaniste moderne.

Il ne s'agit donc pas de citer pour le simple agrément de citer ou de se faire mousser en société, mais, au contraire, de citer pour entretenir avec les textes des rapports authentiques, c.à.d. de savoir les lire et de comprendre ce qu'on lit.

Voyons par exemple, très éclairant à cet égard, l'adage 3164, « Tu as tiré le M au sort ». Je crois que c'est un de mes adages préférés, parce que tout y est : le goût pour l'anecdote bizarre, un personnage historique sulfureux (Denys le tyran), la référence aux sources diverses (recueil des proverbes, Plutarque), et la leçon de philologie -- ou comment bien interpréter les manuscrits, c.à.d. avec humilité, sans forcer le texte, et en convoquant de manière pertinente tout ce qu'on sait au service de tout ce qu'on fait. Bref, une grande leçon d'explication de texte :

Une astuce sur les mabouls, car en grec mōros, (marteau, maboul), débute par cette lettre. Un jour, le M échut à Denys le tyran. Quelqu'un lui dit pour plaisanter : « Mōrologeïs, Tu racontes des momeries, Denys ». Mais l'autre se détourna de lui et répliqua : « Pas du tout, Monomakhêsō men oun, Je manierai plutôt les armes en combat singulier ».

Voici comment le Recueil des proverbes grecs raconte l'histoire, mais de façon inexacte, ce qui apparaît clairement dans Plutarque, selon qui Denys répondit : Monarkhêsōmen oun, que les traducteurs, trompés par un texte défectueux, ont rendu par « Nous serons donc monarques ».*

Car il faudrait lire Monarkhêsō ménoun, « Mais non, je serai plutôt monarque », avec ménoun en un seul mot, au sens adversatif plutôt que consécutif. Cette lecture corrige en effet la première interprétation, hasardeuse, et lui substitue « « Mais non, je serai plutôt monarque ». Car qui peut dire : « Nous serons monarques » ? De toute façon, Monarkhêsōmén ne signifie pas « Nous serons monarques » au futur, mais « Soyons monarques » à l'impératif. Enfin, si on lit oun comme un consécutif, non comme un rectificatif, que dit Denys, sinon qu'il sera monarque précisément parce qu'il est maboul ?

**

Alors, comment comprendre l'oubli dans lequel est tombé ce best-seller de la littérature européenne, comment expliquer que le texte des Adages n'ait jamais été traduit en français ?

On l'a dit, tous les humanistes s'en sont servi, jusqu'aux Jésuites dans leurs collèges. Mais du jour au lendemain, en 1559 avec le Concile de Trente, tout s'arrête. Érasme est mis à l'Index de première classe, avec Luther, Melanchthon, bref, toutes les grandes pointures de la Réforme. Il avait revendiqué l'étude des textes en langue d'origine (le grec et

l'hébreu), il avait publié une nouvelle traduction du *Nouveau Testament* qui divergeait souvent de la *Vulgate*. Il était donc accusé de faire la litière de la Réforme. On a déjà cité le proverbe « Érasme a pondu les œufs, Luther les a couvés ».

Dans le grand mouvement anti-luthérien du XVI^e siècle, les humanistes, Érasme en tête, se sont retrouvés dans la liste des auteurs critiqués et finalement condamnés. Ce fut très simple : en pays catholique, tous ses livres, quel que soit le sujet abordé, furent interdits, extirpés des bibliothèques et brûlés. Ils ont donc disparu des établissements publics : couvents, évêchés, collèges... J.-Ch. Saladin a retrouvé des courriers de Jésuites demandant au Pape l'autorisation de s'en servir tout de même, expliquant que sans les *Adages* ils ne pouvaient plus faire cours...

Donc : disparition physique du livre hors pays luthériens. Un livre qui disparaît ne revient pas. Pour preuve, sur le territoire français, on en trouve péniblement un exemplaire à la BNF, mais vu l'état, on peut considérer qu'il n'y en a plus. Ce livre a purement et simplement disparu des pays catholiques. Or, c'est dans ces pays (France et Italie surtout) que se trouvaient les universités les plus prestigieuses de l'Occident.

Le projet des Belles-Lettres a donc été de traduire en France la totalité des 4151 adages indispensables à la culture de chaque honnête homme, et pourtant introuvables (sauf à consulter l'édition de Toronto en anglais, complète et scientifique mais rébarbative pour le lecteur cultivé non spécialiste), bref lui proposer, y compris s'il n'est ni latiniste ni helléniste, l'édition telle qu'elle a été voulue par Érasme à la fin de sa vie.

J.-Ch. Saladin donc réuni une équipe de traducteurs qui ont chacun pris en charge environ une centaine de ces adages. Ces traducteurs forment une assemblée tout à fait hétéroclite. Il y a de « grands » professeurs d'Universités et de « petits » étudiants obscurs, des professeurs du secondaire et de CPGE, des juristes, des scientifiques, et même des amateurs. J.-C Saladin a établi quelques règles pour que le bateau arrive au port. D'abord, tout le monde doit être corrigé par un autre. Ensuite, tout le monde se tutoie et on n'a pas le droit de donner ses titres. D'ailleurs dans le livre, on donne simplement les noms des traducteurs et pas leurs titres. Enfin, chaque année, on fête l'anniversaire de Platon au cours d'un symposium gastronomique et festif !

Le résultat est une édition bilingue intégrale, à paraître en octobre, mais qui n'est pas une « édition critique ». Elle fournit toutes les informations nécessaires au lecteur cultivé pour comprendre de quoi

parle Érasme, mais pour les détails philologiques et scientifiques de l'édition du texte, on demandera au lecteur de se référer à l'édition canadienne ou d'Amsterdam. Bref, c'est une édition standard, la « vulgate » d'Érasme en quelque sorte. Du reste, dans la propre édition d'Érasme, il est intéressant de constater qu'il n'y a pas de notes. Il indique ses emprunts, mais sans donner plus de détails.

Nous avons donc tout traduit : nous donnons au lecteur une intégrale en français, y compris les titres des ouvrages qui parfois varient (par exemple avec les ouvrages de Lucien dont aucun traducteur ancien ne donne le même titre au même traité). Nous avons unifié en suivant plutôt les leçons d'Érasme. Pour alléger la lecture, nous mettons un astérisque à chaque citation et nous renvoyons toutes les références à la fin, à la queue-leu-leu - cela donne un total de près de 30 000 références, et si on les insérait en pied de page, le livre serait illisible.

Et cela permet de ne pas offenser le lecteur cultivé qui sait parfois d'où vient la référence sans souffrir d'un rappel trop disgracieux.

Parfois un traducteur peut se permettre de rappeler qu'il a vu cette formule quelque part : c'est ainsi que J.-Ch. Saladin, par exemple, cite la postérité de « l'œil de ma vie » trouvé par Érasme chez Euripide (adage 102) jusqu'à Pénélope Cruz dans l'excellent film espagnol portant ce nom (*La Hija de tus ojos*). Personnellement, j'ai fait appel à mon fils œnologue pour éclaircir l'adage 3128, « Les grapillons » :

On compte aussi parmi les proverbes ce vers d'Aristophane dans Les Grenouilles :*

Ce sont grapillons et bavardages.

On dit qu'il convient aux enjôleurs et à ceux qui sont armés de paroles clinquantes plus que de leurs propres exploits. Car les Grecs nomment épiphüllides, grapillons, les toutes petites grappes accrochées aux plus grandes. Callistrate écrit qu'on appelle épiphüllides tous les minuscules grapillons, parce qu'ils se cachent sous les pampres. Le nom vient de ce qu'ils sont accrochés à côté des feuilles⁵.*

Théocrite, dans Aïta fait mention de pustules qui se forment sur le nez, ce qui est la marque du menteur : ce signe parle pour lui⁶*

⁵ épi-phûllê, en grec : sous les feuilles, à côté des feuilles. Érasme fait une confusion entre les grapillons et ce que l'on nomme, dans le vocabulaire de l'ampélogie, les « ailerons » de raisin qui sont extrêmement acides et végétaux -- on les appelle d'ailleurs « verjus » dans certaines régions (NDT)

⁶ Voir Érasme, *Adages*, IV, vi, 6

Mais le plus drôle, en fait, fut de travailler sur un texte latin avec des citations en grec et des notes en anglais : quand je commençais à m'angoisser parce que je ne trouvais pas *épiphüllides* dans le Harrap's, c'était le signe qu'il fallait arrêter et aller faire un tour à la plage, nager un kilomètre à la santé du Vieux...